

RÉSISTANCE CRÉATIVE

Stéphanie Yavuz-Michieletto
Collège Jean Jaurès, Vieux-Condé

J'aime l'informatique. L'ordinateur a très vite fait partie de ma vie. Chez mes parents se sont succédés un ORIC accompagné d'un lecteur de cassettes, un MO5 puis un TO9 munis d'un lecteur de disquettes, luxe suprême à l'époque. J'avais douze ans environ quand, avec mon cousin du même âge, nous passions des heures à taper des lignes de Basic. Nous pouvions alors nous ébahir, dans le meilleur des cas, devant un personnage au graphisme approchant le niveau maternelle grande section, traversant l'écran poursuivi par une araignée, elle aussi magnifiquement schématisée, mais le plus souvent nous nous retrouvions devant une « error line 235 », qui nous replongeait *illico* dans les lignes de programme. Il y a plus de dix ans que je suis connectée à Internet, ayant découvert avec ravissement le son mélodieux du modem 14,4Kb qui donnait accès à la fantastique interface d'Infonie, l'un des premiers fournisseurs d'accès à Internet en 1995... Il m'est difficile d'imaginer vivre sans ordinateur ni connexion. Des débuts de carrière un peu difficiles ont très vite fait entrer l'informatique dans ma vie professionnelle.

Je suis arrivée dans mon collège actuel il y a trois ans. C'est un collège REP avec tout ce que cela peut comporter de petits bonheurs au quotidien : difficultés scolaires, environnement social défavorisé, parents éloignés du monde de l'école... Nous étions quatre nouvelles enseignantes de français cette année-là. Il nous a fallu faire notre place, tant auprès des élèves que des collègues ou de l'administration. J'ai très rapidement fait la connaissance de ma 5^e 6. Certains prénoms sont encore dans ma mémoire trois ans après : Ruddy qui ne tenait pas en place, incapable de faire une dictée tant il avait du mal à se concentrer, Florent qui ne me répondait que par

des borborygmes et onomatopées diverses et variées, le tout servi avec un ton des plus désagréables, Dimitri, bavard intarissable qui me coupait sans cesse la parole, Marc et le deuxième Florent qui scrupuleusement faisaient le compte de leurs zéros pour savoir qui allait gagner cette compétition, Valère qui utilisait un S pour mettre un verbe au pluriel, Jonathan, le bouc émissaire de la classe qui, cette année, ne fait que se battre car il a grandi durant les dernières vacances d'été et rend tous les coups qu'il s'est pris pendant trois ans. Il y avait quelques filles aussi, noyées dans cette foule masculine, Églantine, Alyssia, Gwendoline... Timides, écrasées par tous ces fortes personnalités, je les regardais, stables, calmes, lorsque la tempête se déchaînait dans la classe. Et il y avait Sullivan... Absent les premiers jours de septembre, il a débarqué un mardi dans ma salle. Affublé d'une casquette Lacoste qu'il ne quittait jamais, il s'est vautré au fond de la classe, me regardant d'un air narquois. Très rapidement la situation a dégénéré : après m'avoir interpellée plusieurs fois, il s'est retrouvé debout sur la table haranguant la foule des garçons hilares. Il a fini par quitter la salle me lançant un « Ne vous inquiétez pas, on se reverra tout à l'heure ! » L'après-midi, il est effectivement revenu accompagné de plusieurs copains (non collégiens...) alors que sa classe avait de nouveau cours de français. Il a voulu entrer de force, a bloqué la porte avec son pied... J'ai fini par réussir à fermer la porte à clé, au bord de la nausée tant mon angoisse, ma peur avaient été fortes. Cela a été, pour l'administration, le prétexte attendu pour le renvoyer. Nous étions le 20 septembre. Je suis allée voir mon médecin, elle m'a donné trois jours d'arrêt, « pas plus, sinon vous n'y retournerez pas ». C'est effectivement ce que les élèves ont pensé... D'autant plus que Sullivan a rapidement été remplacé par un nouveau venu dans la classe : Yoann, son cousin...

J'ai tout de même repris les cours ; mais cet événement initial ne m'a pas aidée à conforter mon « autorité ». Le terme tant haï est lâché ! Je n'ai jamais eu « d'autorité naturelle », celle qui rayonne, qui entoure le prof d'une aura qui rend les élèves calmes et silencieux... J'ai très vite été cataloguée comme « trop gentille », j'ai eu droit à un fort sympathique « trop bonne trop conne » de la part d'un collègue, au moment où j'étais en larmes dans le bureau du principal-adjoint. Alors, devant cette classe que l'on peut, je pense, qualifier de difficile, je me suis très vite mise à aller mal, de plus en plus mal... Les débuts d'année scolaire sont pour moi des moments d'extrême angoisse. Je sais d'avance que je ne vais pas impressionner les élèves, encore moins les terroriser ! J'ai longtemps pensé qu'il s'agissait d'un moyen avéré d'être un bon enseignant...

Cette rentrée, la première dans le collège qui avait été le mien quinze ans auparavant, fut très douloureuse. Au bout de quelques mois, je n'arrivais plus à faire cours, en tout cas comme je l'aurais voulu. Je n'accueillais plus mes élèves avec empathie, les 5^e 6 encore moins que les autres, je me sentais seule avec eux, la rage et la douleur se mêlant et détruisant peu à peu les petits bonheurs face aux trauvailles des élèves. Je me suis réfugiée derrière un stéréotype : la classe silencieuse écoute le cours dispensé par le prof détenteur du savoir. Mais ça ne marchait pas. La classe n'était pas silencieuse, le prof n'était plus certain de ses savoirs. Je ne savais plus quoi faire. J'allais mal, mes élèves aussi, ce n'était pas comme ça que j'allais les aider.

J'ai essayé durant un moment de me construire une carapace protectrice. Malheureusement je ne suis pas douée pour ça. Je ne sais pas être une autre que moi-

même. À l'époque, j'allais mal, je me sentais incapable de faire cours à ces élèves qui me devenaient étrangers. Le fossé s'est creusé, je campais sur mes positions, je ne voulais plus les entendre, je voulais qu'ils se taisent. Je ne voulais plus voir la misère criante, les difficultés d'exister, l'estime de soi réduite à néant par des enseignants cyniques et sûrs de leur bon droit. J'ai beaucoup pleuré, j'ai fait des cours caricaturaux, j'avais mal à mon « être-prof ».

Puis des rencontres, des lectures, des paroles ont convergé et m'ont permis de trouver une solution qui m'a aidée à redevenir prof...

D'abord, puisque je ne pouvais pas parler, j'ai écrit. J'ai raconté sur la liste de diffusion de jeunes enseignants de français¹ à laquelle j'appartiens mes errances, mes erreurs, mes douleurs. À cette même époque, j'ai participé à un stage où j'ai rencontré des personnes inscrites à cette liste. Cela m'a fait du bien de discuter de nouveau, de ne plus me sentir aussi seule. Puis durant un deuxième stage², j'ai appris à créer un site Internet. J'ai découvert Dreamweaver, les pages HTML³... J'ai aussi réfléchi à l'utilisation de ces nouvelles compétences dans ma pratique professionnelle. Pourquoi un site web dans la classe ? Qu'est-ce que cela pouvait changer, apporter ? Je commençais à l'époque à réfléchir avec la documentaliste, Pascale Dargon, à un projet autour d'*Esclave !* de Pascale Maret⁴, livre sélectionné pour le Salon du livre de Valenciennes⁵. Alors, en stage, m'est venue une idée : pourquoi pas un site autour du livre et de l'esclavage ? Avec quelle classe ? Les 5^e 6^e ?... Mais cette idée me semblait un peu folle, et surtout trop risquée... Je n'étais pas encore prête...

Quelques temps après, je lis un article⁶ qui me bouleverse et m'oblige à questionner mon mal-être et le confort, peut-être, que j'y trouve. Dans cet article, Denis Fabé raconte comment s'est créée son identité professionnelle, il explique pourquoi il invente :

pour aider mes élèves, pour les faire entrer dans des savoirs complexes, pour aimer mon métier et m'aider à mieux le vivre, pour ne pas souffrir, pour être légitime et pour être paradoxalement reconnu comme un bon professeur⁷.

Il expose également dans cet article les conditions qui l'ont mené à inventer. J'y ai trouvé comme un écho à ma situation, une mise en mots de mes difficultés d'être professeur...

-
1. Cette liste de diffusion gratuite rassemble des enseignants de français, elle a été créée en février 2001 à la suite d'un stage « néotitulaires en français » mené dans l'académie de Lille. C'est un espace où s'échangent des questions, des démarches, des informations entre professeurs de lettres.
 2. « Construire un espace d'apprentissage collaboratif en classe de français », stage animé par Christophe Charlet et Denis Fabé.
 3. *Dreamweaver* est un éditeur de pages HTML : c'est un logiciel qui permet de créer des pages qui pourront être diffusées sur Internet sous forme d'un site web grâce à l'utilisation d'un code particulier, le langage HTML (« Hypertext Markup Language »).
 4. *Esclave !*, Pascale Maret, Milan Poche Junior, 2003.
 5. Notre documentaliste fait partie du comité de lecture de l'association « Festi-Livres » qui organise depuis 17 ans ce salon du livre de jeunesse.
 6. « Pourquoi j'invente... », D. Fabé, *Recherches* n° 40, *Innover*, 2004, p. 157 sq.
 7. *Ibidem*, p. 162.

Étrangement, les idées reviennent dans ma tête, l'envie de créer et de prendre des risques aussi... Alors, j'essaie de nouveau de mettre en place des activités qui génèrent la motivation des élèves mais aussi (surtout ?) du prof. Je décide d'entrer en résistance créative ! Belle formule qui me vient en tête un jour alors que je traversais le couloir du collège alourdi par le poids de trois sacs pleins à craquer, belle formule donc mais qu'il s'agit de remplir, de ne pas laisser telle une coquille vide. Résister à quoi ? Créer quoi ? Quel lien entre créer et résister ?

Je décide de résister à tout ce qui m'empêche d'aller bien dans mon travail : pêle-mêle, on trouve les collègues apathiques ou cyniques, l'administration, les contraintes diverses et variées (problèmes matériels, horaires...), le manque de confiance en soi criant. Maintenant que j'ai retrouvé la force de me remettre en marche, il me reste à trouver les moyens de résister : ce sera donc la créativité. Alors, en attendant de pouvoir inventer mes propres démarches pédagogiques, pour retrouver le goût de faire cours et parce que je n'ose toujours pas affirmer ce que je suis (difficile quand vous avez eu l'habitude d'être inexistante même pour les personnes les plus proches...), je tente une activité « sûre » car créée par un formateur à partir d'une nouvelle de Marcello Argilli, « Le Supermarché des mots »⁸. Nous y travaillons durant quelques heures mais cela n'empêche pas Yoann de crier à travers la classe, Ruddy de sortir son baladeur. Tous ne se mettent pas vraiment au travail et moi, je ne supporte plus les bruits, les insultes envers Jonathan, je ne supporte plus que mes élèves parlent, je voudrais qu'ils se taisent. Je voudrais du répit, du temps pour avoir de nouveau envie, du calme et de la douceur. Je voudrais m'éloigner de cette tempête. Néanmoins une conclusion s'impose : je n'ai pas osé me mouiller entièrement mais ces élèves m'obligent à l'honnêteté, me poussent à prendre des risques, à être moi. Je ne peux pas être le professeur que je souhaite être, je ne peux pas être bien dans mon métier si je persiste à conserver un masque. Je joue mal à être une autre... Alors j'ai décidé d'oser être moi et moi, c'est l'ordinateur. Alors tant pis, je me jette à l'eau et mets en route le site web sur l'esclavage avec les 5^e 6...

J'ai présenté le projet aux élèves : lire un roman en classe, rencontrer l'auteur qui viendrait au collège et travailler autour du thème principal du livre, l'esclavage, sous la forme d'affiches et d'un site web. Ils ont été surpris, n'y ont pas vraiment cru... Puis un certain enthousiasme est apparu, modéré toutefois, il ne fallait tout de même pas exagérer... Avec les élèves, nous avons commencé par lire ensemble *Esclave !* Le texte n'était pas facile, mais nous avons réussi à aller jusqu'à son terme. Nous lisions le plus souvent en classe, les élèves volontaires lisaient tout haut un morceau du texte, plus ou moins long selon leurs possibilités ou leur envie, je prenais le relais lorsque aucune main ne se levait... Quelques chapitres ont dû être lus à la maison, un élève en faisait le résumé en début d'heure, mais la quasi-intégralité de l'œuvre a été vue en classe car pour beaucoup la lecture individuelle était difficile. Cette lecture commune me permettait de répondre aux nombreuses questions des élèves concernant tant le lexique que le contexte historique. Nous

8. *Nouvelles d'aujourd'hui*, Castor Poche Flammarion, 1990 pour la traduction française et l'illustration. Cette activité est présentée par Denis Fabé sur le site *Passages* à l'adresse suivante : http://lamia.lille.iufm.fr/passages/article.php3?id_article=207

avons également regardé quelques scènes d'*Amistad*, de S. Spielberg. Cela a permis à certains de mieux comprendre la situation des esclaves capturés en Afrique. Mais surtout nous avons travaillé ailleurs que dans la salle de cours... Il me fallait nous sortir de cet étouffement insupportable, de cette situation créatrice de violence de part et d'autre du bureau. Je devais résister en créant avec les élèves, en créant avec ce que j'étais réellement.

Nous avons d'abord travaillé au CDI. Les élèves devaient faire des recherches en groupe. J'ai essayé de leur faire un peu confiance, de ne plus vouloir tout contrôler. Ils ont donc pu choisir leur groupe, ma seule demande étant que personne ne travaille seul. Ils ont formé des groupes de 3, 4 ou 5 élèves, ne mélangeant pas garçons et filles... Devant tous les groupes, la documentaliste et moi avons présenté les différents thèmes sur lesquels ils pourraient travailler : l'histoire de l'esclavage, les organisations humanitaires qui aident les enfants esclaves, les droits des enfants, les esclaves d'aujourd'hui autour de la chanson *Esclave 2000* du groupe Assassin (qui, contacté par mail, a accepté que sa chanson figure sur notre site Internet), la prostitution infantile, le travail des enfants au XX^e siècle. Après avoir fait leur choix, les élèves recevaient une fiche de questions concernant leur sujet. Ils devaient tout d'abord repérer, dans le CDI, les sources d'information, puis lire, comprendre, reformuler leurs recherches. Ils utilisaient toutes les ressources du CDI, livres ou ordinateurs, selon leur choix. Le CDI me permettait d'échapper au cours frontal tout en bénéficiant de la présence et du soutien de notre documentaliste.

Puis les élèves ont dû écrire des textes à partir des réponses qu'ils avaient trouvées. En utilisant Word, ils ont dû taper ce qu'ils avaient préalablement rédigé. Cela ne fut pas simple pour certains qui utilisaient l'ordinateur pour la première fois et ne savaient pas, par exemple, comment aller à la ligne... Puis ils eurent à trouver sur Internet quelques images concernant leur sujet et à les insérer dans leur document. Toute cette partie du travail a été effectuée en salle pupitre. Salle « magique » pour les élèves, dangereuse pour les enseignants. Magique car la porte en était, à l'époque, fermée pour beaucoup d'élèves, surtout pour les classes difficiles. Dangereuse car le professeur n'est plus omnipotent, en tout cas plus omniscient. Il n'est pas le point vers lequel les élèves doivent focaliser leur attention. Mais il est plutôt un relais, une aide, un transmetteur, position qui me convient davantage car elle empêche une relation dominant-dominé de se mettre en place. L'enseignant est aussi à la merci des contingences matérielles, l'ordinateur donnant parfois l'impression de n'en faire qu'à sa tête ! Tout ce travail m'a permis de trouver avec mes 5^e6 un espace de liberté : nous n'étions plus dans la situation du cours magistral derrière lequel je ne pouvais donc pas me réfugier et qui, chez mes élèves, était peut-être déclencheur de violence, en tout cas de mal-être scolaire. C'est aussi durant cette période que Pascale Maret est venue au collège pour rencontrer la classe. Les textes étaient tapés, imprimés et présentés sous forme d'affiches que l'auteur a très gentiment dédicacées. Les échanges, ce jour-là, ont été très intéressants, Pascale Maret répondant à toutes les questions des élèves. Cette rencontre a donné lieu à un nouveau travail en salle pupitre : les élèves devaient choisir une question et rédiger la réponse donnée par l'auteur, puis donner leur avis sur sa visite. Ces écrits iraient rejoindre le site alors encore en gestation dans mon ordinateur...

L'utilisation de l'informatique m'a obligée à mettre en place d'autres dispositifs de travail, d'autres échanges avec les élèves. En fait, j'ai utilisé une idée toute simple, qu'un formateur⁹ avait développée lors de ma 2^{ème} année d'IUFM : il faut mettre les élèves au travail pour avoir moins de problèmes de gestion de classe. Sans l'analyser vraiment, j'ai appliqué cette idée : j'ai arrêté de tout faire en cours et j'ai laissé mes élèves être acteurs. Ce sont eux qui ont dû choisir (leur groupe, leur sujet), chercher, écrire, reformuler, améliorer. Ce n'était pas moi qui apportais un savoir, mais ce sont bien mes élèves qui ont construit savoirs et savoir-faire. Je pense que l'apport de l'informatique est, en partie, là : comme l'ordinateur est un objet familier pour moi, synonyme d'enrichissement et de plaisir, je me suis sentie en confiance et j'ai cessé de vouloir jouer au prof parfait, celui qui maîtrise tout, qui n'a jamais de problèmes dans sa classe, que les élèves écoutent béatement... J'ai réussi à être en accord avec ma personnalité, avec mes valeurs. J'ai laissé de la place à mes élèves. Je leur ai de nouveau laissé la parole, je les ai laissés exister, je les ai laissés me surprendre, je me suis laissé le plaisir d'être leur professeure... Nous avons beaucoup parlé durant ces heures de travail, je les ai écoutés avec bonheur me dire qu'ils étaient contents de comprendre, de faire, de créer, de prouver, selon eux, qu'ils n'étaient pas bêtes. J'ai aimé les regarder travailler, je les ai même photographiés pour les mettre sur leur site. D'ailleurs, Florent et Marc ne voulaient pas être photographiés sauf lorsqu'ils travaillaient devant l'ordinateur... Ce site, du reste, ils n'y croyaient pas trop jusqu'à ce qu'ils le voient enfin¹⁰.

Sa publication m'a permis, d'abord (selon l'ordre chronologique) d'avoir un regard différent et même positif sur moi-même. Pour une fois, j'ai ressenti la joie face au travail fait avec les élèves, la fierté d'avoir mené à bien, après une année difficile, un projet. La mise en ligne fut un moment véritablement jubilatoire. Plus encore, le fait même que ce soit un site web, quelque chose que les élèves et moi avions créé de toutes pièces grâce à l'informatique, cela matérialisait enfin l'identité professionnelle que je cherchais depuis longtemps. Cela faisait de moi un prof qui entrait en résistance créative, qui cherchait des moyens pour mettre les élèves au travail, pour les motiver et qui les trouvait en osant mettre devant la classe une partie de lui-même. Je dois dire, sans fausse modestie, que, pour une fois, j'étais fière de moi. Je m'étais trouvée en osant l'informatique avec les élèves. Trois ans après, cette posture professionnelle est toujours la mienne, est de plus en plus la mienne.

Le site a permis ensuite à mes élèves d'avoir un regard sur leur travail, sur le leur mais aussi sur celui des autres. C'était une classe avec nombre de difficultés, avec laquelle parfois les choses se sont mal passées. Ce basculement du domaine privé de la classe au public a permis à certains de montrer dans leur famille ce qu'ils avaient fait. Tout comme moi, ils étaient fiers de leur travail. Christopher avait montré son travail à sa famille qui, m'avait-il dit, avait été surprise. Son papa voulait le montrer à ses collègues de travail. Suite à la publication, j'ai reçu plusieurs mails d'élèves et un beau cadeau, un texte écrit par Amandine, un début de roman, pour

9. Il s'agit de Jean-François Inisan.

10. Adresse du site : <http://5eme.vieuxconde.free.fr/> (dernier lien, en bas de la page : « Vers le site esclavage »).

lequel elle me demandait mon avis, comme si le site ouvrait des possibles, un espace d'échanges en dehors de la classe.

Outre les élèves et moi-même, le site a été évidemment vu par d'autres, en grande partie par des collègues, en dehors ou à l'intérieur de mon établissement. J'ai été surprise du nombre de remarques autour de ce travail. Celle qui m'a le plus surprise aura certainement été celle d'un professeur rencontré lors de la correction du brevet et qui me « connaissait », qui était allé voir le site et avait retenu mon nom. La publication du site a également suscité des réactions dans mon établissement, de la curiosité surtout, des projets pour l'année à venir se sont mis en place. Mes collègues ont vu ce que je faisais avec les élèves, mon administration aussi. Cela a peut-être permis de donner plus de clarté, de visibilité à mon travail, à la façon dont je veux le mener auprès des élèves, aux valeurs auxquelles je crois.

Ces remarques positives, je les transmettais aux élèves qui, d'ailleurs, me demandaient souvent si j'avais reçu des mails sur le site. Le message qui fit le plus d'effet fut celui du groupe de rap Assassin qui nous avait accordé l'autorisation d'utiliser leur chanson. Ils félicitaient les élèves pour leur travail et étaient fiers que leur texte ait pu les aider à réfléchir sur les esclaves modernes. Si, pour moi, ce travail m'a permis de me positionner professionnellement, il a aussi permis de renvoyer aux élèves une image positive d'eux et de leur travail. Il a peut-être restauré chez eux un peu d'estime de soi et a autorisé un autre rapport au savoir et à l'enseignant. Eux comme moi, nous nous sommes sentis moins en danger, moins confrontés à un échec scolaire irrémédiable. Nous avons donc, tout doucement, pu nous parler sans agressivité ; le travail effectué aura permis de restaurer une communication plus sereine, une possibilité de travailler ensemble.

Après trois ans, l'ordinateur conserve toujours une place importante dans ma pratique professionnelle. Les activités informatiques que je mène cette année avec les élèves sont très variées mais elles ont toutes un point commun : elles me permettent d'assumer pleinement le prof que je suis...